

LA

VIE LYONNAISE

ET

LE GROGNON

RÉUNIS

RÉDACTEUR EN CHEF

ADRIEN DUVAND

Les Ecrivains sont responsables
des articles qu'ils signent.

BUREAUX :

Chez M. ÉVRARD, rue Impériale, 52.

DIRECTEUR

E. BARTHÉLEMY

ABONNEMENTS :

LYON.		DÉPARTEMENTS.	
3 mois..	2 fr. 50	3 mois..	3 fr.
6 mois..	4 >	6 mois..	5 fr.
1 an....	8 >	1 an....	10 fr.

Vente au numéro, chez tous les
marchands.

REVUE CRITIQUE, PARAISSANT LE SAMEDI

CHRONIQUE

A PROPOS DES INUTILES

Les *Inutiles* ! quel titre pour une pièce jouée en 1868 ! Quel à propos ! C'est là probablement qu'il faut chercher le commencement du succès de l'œuvre munie d'une telle étiquette. On avait inventé le gandin, le cocodès, le petit crevé, noms manqués et incomplets, imbus dès leur naissance d'un parfum d'argot avec lequel on ne vit pas longtemps, — car cette langue fantaisiste, capricieuse comme l'actualité dont elle porte l'empreinte, ressemble aux monnaies que chaque souverain démarque. Elle, chaque événement la modifie. C'est un chien de femme à la mode, rose aujourd'hui et bleu demain. Ces noms n'étaient qu'éphémères, on avait oublié les *Inutiles* !

Jamais mot ne résuma mieux une situation, jamais épithète n'infligea plus à propos à une caste une dénomination flétrissante et indélébile. Inutile, dans une époque qui remet l'univers dans un creuset pour le refondre sur un nouveau modèle, qui s'agit d'une façon effrayante et se livre à de si colossales entreprises, mais c'est un ostracisme irrévocable, une condamnation sans appel, un arrêt de mort !

Le titre de cette comédie est le premier élément de succès qu'elle ait possédé. Elle l'avait avant de naître et de se développer sous la plume de l'auteur, si tant est vrai que le titre ait précédé l'œuvre et que l'œuvre n'ait pas plutôt inspiré le titre : deuxième supposition qui pourrait paraître vraisemblable. Dès l'instant qu'on avait senti saillir de son cerveau une pareille idée, le résultat était certain. Un

directeur qui eût refusé une pièce portant un semblable titre était un homme condamné.

Cependant il y en eut, et plus d'un à ce que dit l'histoire que nous ont racontée les journaux, à la suite du grand succès que rencontra l'œuvre à Cluny. Il y aurait eu présentation à la Comédie Française, au Vaudeville, au Gymnase ! — Sentez-vous bien ça ! au Gymnase ! théâtre affamé et condamné à jouer de l'Edmond Gondinet ! — à l'Odéon. Refus sur toute la ligne. Le manuscrit, enterré dans une chambre haute, sous des amas d'élucubrations théâtrales, aurait été trouvé presque fortuitement.

Le succès tient certainement à fort peu de chose, car si le concierge du théâtre eût allumé son feu avec ce manuscrit, ce qui s'est vu, M. Larochelle, directeur de Cluny, ne se fût jamais douté qu'il existât dans le monde un M. Edouard Cadol. Car, après avoir fait une telle pièce et l'avoir vu traiter d'ineptie par une demi-douzaine de directeurs, un débutant doit arriver à se persuader que c'est une telle horreur qu'il n'a plus qu'un desir, c'est celui d'ensevelir profondément cette faute de jeunesse.

Il est bon de se tenir à une certaine distance de cette admiration bruyante dont on a couvert la pièce des *Inutiles*. C'est un chef-d'œuvre, si on la compare aux productions du moment, et si on établit cette comparaison, on détruit le sens absolu de cette qualification, et on n'a plus qu'un chef-d'œuvre relatif. Le principal mérite de cette création dramatique réside incontestablement dans l'absence des moyens ordinaires employés par les auteurs à la mode pour enlever le succès. Rien d'excessif ni de violent. Des caractères fermes et honnêtes, mais sans excentricités vertueuses. Du vrai, mais pas de l'original. Des sentiments et non des passions. Il en résulte je ne sais quoi d'un peu terne et incolore, de bourgeois, comme on dit, qui peut écarter l'admiration

de l'artiste ou du *dilletante* littéraire, mais qui était bien propre à valoir à la pièce le genre succès qu'elle a obtenu.

C'est une réaction qui vient à propos contre les insanités que le théâtre a affichées depuis plusieurs années. Le public se lassait, ou du moins, — car il ne faut pas se réjouir trop fort, — voulait une trêve à ses amusements ordinaires. On lui a servi une pièce honnête et il y a mordu, comme on mord à un fruit qu'on n'a pas depuis longtemps rencontré sous sa dent. Cette réaction avec nos mœurs utilitaires et pratiques ne pouvait être trop violente, et le public ne pouvait passer brusquement d'Offenbach à Victor Hugo. Il fallait une transition, un moyen terme, une pièce juste-milieu, M. Cadol s'est trouvé là et a fait l'affaire à merveille. C'est de l'esprit, dit-on, de naître à l'heure propice. C'est là probablement une façon indirecte de dire aux gens qu'il ne faut se vanter de rien.

Les *Inutiles* eussent bien fait rire il y a trente ans, alors que sévissait dans toute sa fureur la rage des aventures violentes au théâtre. Jamais on y eût accepté cette paisible intrigue, ces tranquilles péripéties : Un manufacturier s'élevant presque au sublime, sans sortir de ses calculs, de ses grands livres et de sa forge ! Les vertus domestiques et les accidents de la vie intime, érigés en moyens dramatiques, eussent paru le comble de l'impossible.

Les temps ont singulièrement changé, car le public d'à présent accepte tout cela de la meilleure foi du monde. Et le fait est qu'il a parfaitement raison.

Ces jeunes gens qu'on voit éclabousser de leur luxe et de leurs folies la jeunesse qui lutte et travaille, qui se ruinent à grand éclat et entraînent ce tourbillon incessant d'extravagances et d'infamies qui est la plaie de l'époque, ne sont pas seulement inutiles, mais par une solidarité que nul homme sensé ne décli-

nera et qui naît de la force des choses, ils sont dangereux et malfaisants.

M. Edouard Cadol n'a pas élevé sa thèse à la hauteur d'une théorie sociale. — Peut-être faut-il lui en savoir gré, car le théâtre n'est pas pour le moment en état de fournir une semblable tâche. — Il a préféré nous montrer l'Inutile, son action funeste resserrés dans le cercle étroit de la famille. Il nous a fait voir le jeune homme engagé dans une fausse vie, entraînant, par une solidarité fatale, dans sa perte tout l'échafaudage d'honneur et de vertu élevé par les siens; sa famille ruiné par le contre-coup de sa ruine, et lui dans l'impuissance complète de réparer ce mal dont il est l'auteur.

Cet Inutile, bon, spirituel, honnête, capable de toutes les grandeurs et de toutes les générosités, qui se débat dans ce vide épouvantable de son impuissance et de son inhabileté à toute œuvre productrice, est effrayant considéré du sommet de cette question sociale et donne le vertige. On sent vraiment l'anomalie de sa situation. Ce rouage humain qui se refuse à l'action nous apparaît comme un anachronisme.

Inutile ! ce mot restera comme un stigmate infamant.

Dans une main plus nerveuse, plus vigoureuse, plus indignée; dans un ton plus satirique, il eût pu devenir le plus violent des coups de fouet. L'auteur s'est borné à une thèse habile, intéressante, savamment développée. Il faut s'en contenter. Un siècle n'a pas toujours sous la main un Molière ou un Beaumarchais. Quant on a subi les Sardou, on est encore heureux d'applaudir les Cadol.

ADRIEN DUVAND.

LYON AU JOUR LE JOUR

SAMEDI

On remarque à la vitrine de M. Méra, libraire et à ce qu'il paraît photographe, rue Impériale, un étrange assemblage de portraits-cartes. La reine Isabelle, Marfori, le père Claret, la sœur Patrocínio, coudoient Maximilien, M. Berryer, le pape Pie IX, l'Empereur des Français, Rossini, M. Rouher, etc. C'est un pêle-mêle étrange et insensé des célébrités du moment.

Ce curieux panthéon photographique vous inspire de singulières réflexions et constitue un cours d'histoire contemporaine à la portée de tout le monde.

A propos de ce Marfori qu'on voit partout :

N'est-il pas triste de voir qu'on a fait à cet homme une telle célébrité?

* *

Grande et brillante passé d'armes à la salle d'escrime de Voland. On remarque MM. Bernier et Ramus, maîtres d'armes de la garnison. Parmi les tireurs amateurs qui se distinguent dans ce combat, il faut citer en première ligne M. D., capitaine, et MM. L. et J.

Du reste, tous les élèves de la salle Voland et les amateurs étrangers font leur devoir bravement et soutiennent avec intrépidité de nombreux assauts. Quelques-uns atteignent un rare degré de perfection. Un moment curieux est celui de la mêlée générale où dix champions à la fois croisent le fer et font jaillir du choc des épées des tourbillons d'étincelles. L'animation, l'entrain sont extrêmes et la courtoisie parfaite.

M. Voland a fait les honneurs de chez lui aux nombreux invités qui s'étaient rendus à son appel, en fournissant devant eux, avec le talent qu'on lui connaît, quelques passes brillantes. M. Voland est un professeur de la bonne école, procédant d'après les principes les plus sains et possédant à fond la théorie et la pratique de son art... j'allais dire l'esthétique.

La salle était décorée de panoplies abondamment garnies d'armes, d'espèces et de provenances variées. Bravo, M. Voland, on peut apprendre chez vous l'art de s'égorger en toutes les langues.

DIMANCHE

Le Salut public — toujours des recettes, ce diable de journal ! — découvre dans le *Nouveliste de Rouen* le moyen de *décrasser* les journaux et autres imprimés. On les plonge dans une dissolution alcaline et incontinent les lettres disparaissent.

Quelle découverte utile par le temps qui court ! Elle sera surtout profitable aux journaux saisis qui, en pareil cas, ne perdront plus leur numéro en entier, car le tribunal pourra ainsi modifier ses jugements :

Attendu, etc.

Vu, etc.

Ordonne que le numéro saisi sera humecté, en les parties incriminées, d'une dissolution alcaline, condamne les prévenus en tous les dépens de liquide, et liquidés de l'instance, dit que l'auteur de l'article aura la tête tranchée, etc., etc.

LUNDI

M. Arlés Dufour offre de nouveau un prix de mille deux cents francs à l'Académie de Lyon sur l'amélioration du sort des femmes. La question est grave et surtout actuelle. Voilà donc l'Académie de Lyon devenue une succursale de la Redoute et du Pré-aux-Clercs, car on discutera certainement en séance publique la valeur de chaque mémoire.

Une simple question : Les femmes sont-elles admises à concourir ?

On a tellement l'habitude de ne jamais les consulter sur leurs propres affaires... que ce sont elles qui mènent les nôtres.

* *

Reprise de *Norma*. L'opéra n'est pas trop mal chanté, mais quelques détails de mise en scène sont assez risibles. Un autel gothique au temps des Gaulois, au pied du chêne où on eucille le gui sacré, c'est un peu raide. Le mouchoir de poche de Mlle Moreau, une Gauloise sans façon, ne l'est pas

moins et quant aux prêtres, ils ressemblent de loin à s'y méprendre aux moines du quatrième acte des *Huguenots*.

MARDI

La fusion est, à ce qu'il paraît, une maladie contagieuse.

Après celle de la *Vie Lyonnaise* et du *Grognon*, voici venir celle du *Journal de médecine* et de la *Gazette médicale* sous le titre de *Lyon-Médical*. Titre heureux qui rappelle un peu le *Lyon-Journal* où messieurs les docteurs en ont sans doute pris l'idée.

* *

Le *Salut public* annonce un livre merveilleux. Est-ce parce qu'il sera composé de sonnets et d'eaux fortes, œuvres de quarante poètes et quarante peintres ? Il y aura un sonnet de M. Soulyer et un sonnet de M. de Laprade ; mais où va-t-on prendre les trente-huit autres ?

MERCREDI.

Plusieurs membres du barreau de Lyon, parmi lesquels nous remarquons les noms les plus distingués, signent une adresse à M. Berryer pour lui exprimer leurs regrets de sa maladie.

Très-bonne l'intention de MM. les avocats. Mais si M. Berryer eût reçu l'adresse avec les termes qu'elle contenait, je ne sais pas trop comment il aurait pris la chose. C'était lui dire un peu trop franchement : Illustre maître, il faut que vous soyez bien malade pour que nous vous fassions ce qui a l'air d'être nos adieux, nous serions bien fâchés de vous voir mourir, mais nous ne savons trop comment vous vous en tirerez.

* *

Le *Salut public* se livre à une petite étude sur les brouillards du Rhône. Il paraît que ces maudits brouillards ont de nombreux défauts. Ils altèrent la voix et procurent des maux de gorge.

M. Z., du *Salut*, qui s'occupe de ces choses-là, devrait bien nous dire si c'est au milieu d'eux qu'il faut aller chercher la voix de plusieurs de nos chanteurs.

JEUDI.

Des voitures chargées de caisses s'arrêtent à la porte du palais Saint-Pierre. C'est le déballage des tableaux qui commencent pour l'exposition prochaine. Les caisses s'entassent sous les galeries, d'où croutes et chefs-d'œuvre seront tirés pour être mis sous les yeux du public qui confondra souvent les unes avec les autres, et les critiques qui ont ce tort, de plus que le public, que quand ils disent une bêtise ils l'impriment.

* *

C'est aujourd'hui que s'ouvre au même palais Saint-Pierre le cours d'anatomie de l'homme et des animaux appliquée aux beaux-arts, professé par M. Jourdan.

Les caisses qui affluent à l'Exposition seraient probablement moins nombreuses si tous ceux qui ignorent la science de M. Jourdan s'étaient abstenus de nous expédier leurs barbarismes de dessin.

VENDREDI.

La Société d'Enseignement professionnel est forcée de retarder l'ouverture de ses conférences,

faute d'orateurs. Il paraîtrait que cette année le conférencier ne donne pas. M. Jules Simon ne pourrait-il inaugurer la série et donner par là un peu d'émulation aux orateurs attiédés ?

Seulement, de quelle profession M. Jules Simon traiterait-il maintenant à l'Enseignement professionnel ? Jusqu'à présent, il ne s'est occupé que de professions de foi.

A RANCHE.

DÉCEMBRE

Maudit vent d'hiver, froide bise,
As-tu donc soufflé ce matin ?
L'air est glacé, la nue est grise,
Le soleil rougit puis s'éteint.

Toutes les feuilles, toutes, toutes !
Tombent, débris jaune, brûlé,
Roulant par les prés, par les routes,
En un tas morne amoncelé.

Vents imprévus, bise soudaine,
De quel antre noir sortez-vous ?
Sur la montagne ou dans la plaine
Rien ne verdit plus — que les houx !

Ah ! que cette saison fut belle !
La terre s'épanouissait ;
Au sein de l'antique Cybèle
La sève se rajeunissait.

Feuille, fleur et fruit poussaient comme
On ne le vit aucun été ;
Été si vigoureux que l'homme
Put croire à son éternité !

Parmi les frondaisons superbes
Les oiseaux chantaient librement.
Des plus frêles fleurs dans les herbes
L'air mûrissait le grain germant.

Ah ! notre joie était trop grande !
Ce deuil nous abat... Se peut-il
Qu'un nouveau printemps nous la rende
Et que revienne un autre avril ?

Sous le vent qui sans travail l'use
Le soc dans la terre est fixé,
Et le sol durci se refuse
Au sillon qu'il a commencé.

Hiver, sous tes rafales blanches
Tu vêts la terre d'un linceul.
Elles semblent mortes, les branches !
Le houx épineux survit seul...

Les germes pourront-ils renaître ?
Les sources vives vont tarir.
Le gel profondément pénètre,
Jusqu'au cœur qui peut en mourir !

Mes yeux, plein de larmes sanglantes,
Cherchent, rêvant d'avril et mai,

Parmi ces moribondes plantes
Celles qu'entre toutes j'aimai.

Et je vois, sous l'âpre rafale,
Ployé, tordu, le peuplier
Que, superbe, robuste et mâle,
Nous plantâmes en février.

L. GAREL.

Lyon, 2 décembre 1868.

CRITIQUE MUSICALE

MADAME VOX

On l'appelle souvent *Vox populi*, pour la distinguer de quelques autres beaucoup moins célèbres. Celle-là est une grande artiste, ma foi.

Bel organe, d'une puissance sans rivale, et sympathique toujours, quand il n'exagère pas ses effets. L'excès en tout ne vaut rien, mais l'abus de la force est le pire de tous.

Notre virtuose, comme tant d'autres, a commencé dans la rue, par des mélodies énergiques et touchantes, mais simples et naturelles; telles que la chanson du travail, celle du pain et autres, dont la musique et les paroles étaient presque entièrement tirées de son propre fonds; car elle compose au besoin, et parfois avec une inspiration véritable.

Elle a, depuis, fort étendu et varié son répertoire; elle est devenue, sinon plus artiste et plus savante, au moins plus hardie et plus sûre d'elle-même; elle a remporté ainsi de beaux succès, dont elle s'est même grisée quelquefois, au point de se faire appeler *Vox Dei*, oubliant qu'elle était tout simplement la fille du vieux Jacques Bonhomme. Que voulez-vous? tout ce qui sort du peuple a la manie de vouloir s'anoblir; c'est une petitesse de notre temps.

Sans doute, elle n'avait pas assez d'études et de métier pour inventer elle-même tout ce qu'elle a chanté depuis quelque temps, ou plutôt ce que lui ont fait chanter ses compositeurs et fournisseurs ordinaires. Et Dieu sait s'il s'en est trouvé pour exploiter de si belles facultés, et pour lui écrire des rôles plus ou moins appropriés à ses moyens.

Elle s'est donc essayée un peu dans tous les genres, interprétant tour-à-tour les œuvres les plus diverses.

On sait que ses premiers débuts à la scène datent du grand drame lyrique: *Ottantano*, où elle atteignit, du premier coup, aux effets les plus renversants, et qui restera peut-être son plus beau triomphe.

Imperio, qu'elle aborda ensuite, est aussi une œuvre pleine de force et de grandeur. On se souvient des succès qu'elle obtint dans tous les grands airs de cette partition, tels que :

*Imperio m'a sauvé de l'abîme,
A lui mon cœur !*, etc.

Ou bien :

*Império est l'arbitre du monde,
Gloire au vainqueur*, etc.

Ou encore :

*Império s'abuse,
Ah ! quelle erreur !* etc.

Elle eut peut-être tort d'abandonner trop tôt cette grande œuvre pour une autre moins populaire, *Blancocardo*, ou elle chanta néanmoins avec un certain éclat :

*Mon bien-aimé restaure
Et le trône et l'autel !* etc.

On la vit ensuite aborder, avec un peu d'hésitation il est vrai, l'opéra mixte, ou buffa-seria, dans *Cocorico* :

*Vive Chartanigo,
Vive son parapluie*, etc.

Vous vous rappelez ? mais le peu de succès de ces deux dernières tentatives l'amena bientôt à reprendre ses créations précédentes.

Elle commença par *Ottantano*, son ancien triomphe, reprise qui ne fut pas heureuse. En effet, les amateurs étaient devenus difficiles et délicats; elle les effaroucha en s'obstinant à chanter certaines parties de cette grande œuvre d'après la tradition de ses propres souvenirs. Elle y montra qu'elle n'avait rien perdu de ses poumons, mais elle parut faible dans la conduite et l'interprétation du rôle; en un mot, elle manqua de science et d'habileté; et cette reprise qui dura peu fit bientôt place à une autre :

Imperio m'a sauvé de l'abîme, etc.

Vous savez ! Cette dernière partition, il est vrai, avait été un peu remaniée, peut-être affaiblie selon les uns, améliorée d'après beaucoup d'autres. En somme, elle a réussi et restera peut-être au répertoire.

Il y a donc bien des années déjà que j'entends notre vaillante artiste, avec plus ou moins de plaisir. Eh ! bien, franchement, elle n'a pas encore tenu tout ce que promettaient ses débuts. Est-ce la faute des maîtres qui

lui ont donné leurs conseils et des compositeurs qui ont travaillé pour elle? je serais tenté de le croire, et je souhaite toujours qu'elle arrive enfin à mettre dans son chant et dans son jeu, le calme et la solidité, la sagesse et la mesure, l'esprit et le goût qui lui manquent encore. C'est un progrès qui, je l'espère, ne saurait se faire attendre longtemps, avec son expérience déjà longue de la scène et le développement constaté de son intelligence. C'est alors seulement qu'elle obtiendra le suffrage complet des amateurs, et même l'approbation des grands maîtres, qui aimeront toujours mieux entendre chanter juste que crier fort, et voir jouer avec mesure qu'avec emportement.

Donc, sans abandonner *Imperio*, ni même *Ottantanove*, qu'elle possède aujourd'hui parfaitement et qui sont, à tout prendre, des œuvres de grand mérite, comme elle a encore devant elle des trésors de vie et de jeunesse, qu'elle travaille avec ardeur à compléter son éducation musicale et dramatique; c'est le moyen d'arriver aux succès durables, aux immortels triomphes.

Victor CORANDIN.

LES MARTYRS DU TRAVAIL

J'étais assis, les pieds étendus vers la grille,
Chef-d'œuvre d'artisan, vrai meuble de famille,
Non ce moderne objet dont les rares barreaux
Sous le nom de « prussienne » épargnent les morceaux
De coke ou de charbon; mais la grille puissante,
Sur quatre pieds montée, à l'allure pesante,
Vertébré musculeux, et pouvant aisément
De sa base profonde à son couronnement
Tenir sa demi-benne.

Il faisait froid! novembre
Me soufflait ce soir-là de rester dans ma chambre.
C'était le jour des Morts! mille pensers de deuil
Du logis de mon âme avaient franchi le seuil.
Et mon corps frissonnait, et ma main agitée
Tisonnait le foyer, et la houille jetée
Sur le charbon brûlant s'enflammait à son feu.
— Encore un morceau! dis-je. Et prenant goût au jeu,
De rouges grésillons je forme une ceinture,
Puis dans le vide fait ma double pince assure
Un énorme pérat. Telle une fleur de jais,
Faisant tache au visage, en embellit les traits:
Ainsi le lourd charbon est la perle noirâtre,
Le régent des rubis qui scintillent dans l'âtre.
Mais lui-même à son tour s'échauffe, et sa couleur
Prend un ton sale et mat; une espèce de pleur,
Produit par le goudron, suinte à sa surface;
Son contour se boursoufle et son poli s'efface;
Comme un ballon léger que l'air presse et distend,
La noire pellicule enfle et va s'augmentant;
La bulle trop gonflée à ce moment éclate,
Et le gaz par les trous en un long jet se hâte.

Mais aussitôt qu'il rompt son emprisonnement,
Je démêle ces mots dans son dur sifflement:

— « Le mineur à bon droit me fuit et me redoute,
Et malheur à celui que je trouve en ma route
Quand dans mes gisements réveillé par le pic,
Je mords le travailleur de mon baiser d'aspic!
Eh! que me font à moi les pleurs de cent familles,
Les cris de l'orphelin, les sanglots de vos filles,
Le brisement de cœur de l'épouse? Il me faut
Des victimes en nombre! Et si je fais défaut,
L'éboulement et l'eau, qu'à mon aide j'invite,
Achèveront mon œuvre, et nous tûrons plus vite!
Fouillons tous les recoins du puits, et n'importe où
Asphyxions! brûlons! car je suis le grisou!... »

Mais une blanche flamme a jailli dans le vide
Et remplace aussitôt la fumée homicide!
C'est le gaz d'éclairage, et sa vive clarté
Jette à travers la chambre un rayon de gaieté...
Un Lefaucheu pimpant, tout neuf et vierge encore,
Belle arme suspendue au mur qu'elle décore,
Resplendit à ces feux qui le frappent en plein
Et que pour lui la houille a tirés de de son sein:

— « C'est, dit-il au charbon, par des périls sans nombre
Que tu fus retiré d'une carrière sombre
Pour brûler au foyer ou briller au salon;
Mais quand ta lueur vient caresser mon canon,
Vois poindre sur son fer, qui tristement l'étale,
Près du nom d'un martyr une date fatale:
Un éclat de la meule a frappé l'ouvrier
Qui sur l'humide grès polissait mon acier! »

— Moi qui ne vaux pourtant qu'une modique somme,
Je n'en coûtai pas moins le trépas d'un bonhomme,
Réplique la pincette en son sinistre orgueil.
De paille un mince éclat l'ayant atteint à l'œil,
Le forgeron, pris bientôt d'un tétanos funeste,
S'en vint à l'hôpital... vous devinez le reste! »

— Fi! riposte en grinçant un tout petit verrou,
N'avoir pas pu tuer son forgeron du coup!...
Mon tourneur m'achevait, quand soudain la courroie
Le saisit par le bras, et l'enlace et l'envoie
Frapper l'arbre de fer qui tourne et tourne encor,
Quand mon homme retombe, il était déjà mort.
Son sang à ma poignée a dû laisser sa trace,
On a même oublié de limer cette place! »

Mais chaque meuble alors prend vie en mon logis.
Des teintes du foyer les objets sont rougis;
Ils vont tourbillonnant à mes yeux, et leur danse
D'une danse macabre affecte la démence.
Le vent souffle au dehors, glisse par l'huis mal joint,
Siffle lugubrement, et vient prêter à point
Sa voix stridente et froide aux êtres domestiques
Qu'animent du brasier les flammes fantastiques.
Chêne ouvragé, tissus, bronzes d'art, tout enfin
Veut avoir son martyr dont il causa la fin!

Près de l'âtre brûlant ma chaise ramenée,
Je me rapetissais sous l'ample cheminée,
Quand d'en haut une brique, en tombant lourdement,
Roule à mes pieds, se fend dans un ricanement,
Et me dit:

— « Le maçon, qui me plaçait au faite,
Croyait y mettre aussi le bouquet de la fête,
Mais lorsqu'il se baissait pour prendre le ciment
Qui devait me lier, un étourdissement

Fit choir le malheureux de son échafaudage...
Je ne fus point fixée, et je tombe avant l'âge! »

C'en était trop! ma main, par un mouvement prompt,
Entr'ouvre la croisée, et j'expose mon front,
Ruisselant de sueur, à la bise glacée.
Puis portant vers les cieux mes yeux et ma pensée,
Je me dis qu'il fallait qu'un Dieu pût recevoir
Ces martyrs du travail, ces héros du devoir,
Ces soldats inconnus, qui donnent à la tombe,
Sans murmure et sans bruit, leur nombreuse hécatombe!

LOUIS DEBELFORT.

EN AVANT

Marche, Marche, disait une voix mystérieuse à Isaac Laquedem, le juif errant légendaire, lorsqu'il s'arrêtait un instant. *En avant, en avant*, nous crie à tous la conscience publique qui se réveille enfin; et à défaut de l'idée qui ne peut se traduire librement, les faits sont là, nombreux et patents, pour attester sa résurrection.

En avant! les nobles débris de nos vieilles gloires nationales disparaissent peu à peu; un encore, et celui-là était le plus beau type de la fidélité chevaleresque, vient de s'éteindre; le passé s'écroule, à notre époque à produire.

Les institutions humaines sont comme les hommes, soumises au sceptre implacable de la mort, elles disparaissent après avoir fait beaucoup de mal ou beaucoup de bien. Nous avons assisté à l'avènement d'un grand principe dont nos pères ont implanté profondément les racines sur le sol généreux de notre chère patrie; c'est à nous maintenant de les faire germer, de les faire fructifier. Ils ont semé et le moment est venu de récolter, le plus difficile est fait, ils ont fécondé de leur sang la grande idée, à nous de la faire marcher!

La nouvelle génération faillira-t-elle à sa tâche! Le génie sera-t-il toujours étouffé par l'indifférence, par l'égoïsme, par l'abaissement des caractères? Nous ne le voulons pas et nous serons une des sentinelles avancées de ce petit groupe d'hommes valeureux qui ont poussé ce cri: En avant!

La société actuelle est énervée par le luxe, par les jouissances matérielles qui l'absorbent et la poussent vers un réalisme désespérant. L'art a été sacrifié au goût du jour, musique, littérature, peinture et éloquence sont aujourd'hui représentés par MM. *Offenbach*, *Ponson du Terrail*, *Manet*,... voilà les grands génies officiels devant lesquels on voudrait que nous nous inclinions!

C'est de la témérité, nous dira-t-on, à vous autres pygmées de vous attaquer à ces Titans de l'art et de la pensée! Eh bien, nous le déclarons, quand bien même nous devrions entasser Pélion sur Ossa, nous chercherons par tous les moyens possibles à réduire à leur réelle valeur toutes ces gloires exagérées.

On va peut-être nous traiter de réfractaires et de rebelles. Il paraît décidément que nous avons l'esprit bien mal tourné, puisque nous ne pouvons nous faire à cette idée que les *Victor Hugo, Musset, Meyerbeer, Rossini, Auber, Meyssonnier, Delacroix, Berryer, Jules Favre*, puissent et doivent être éclipsés par les hommes que nous avons cités avant eux.

Proudhon est mort, c'était notre maître; et nous l'avouons, sans honte comme sans forfanterie, nous sommes ses disciples, voilà pourquoi, sans sortir du domaine que nous nous assignons ici, c'est à dire celui de l'art, de la philosophie, de la morale et de la littérature, nous poussons encore ce cri de ralliement : En avant!

CANDIDE.

CORRESPONDANCE DE PARIS

En vérité, la censure qui a supprimé les agents de la police secrète dans le drame d'Adolphe Belot, devrait bien en faire autant pour la vie réelle. Ce serait un véritable service qu'elle rendrait à la société et celle-ci, j'en suis persuadé, lui en garderait une éternelle reconnaissance. Les censeurs ne comprennent pas en effet tout le beau côté de leur mandat; et tandis qu'ils s'escriment à coups de ciseaux sur les manuscrits de pauvres auteurs dramatiques, ils auraient, je crois, plus beau jeu à tailler dans le vif des plaies sociales, et trouveraient là de plus belles occasions pour satisfaire la rage infatigable qu'ils ont de couper en tout et partout.

.....

Cela n'empêchera pas la sixième chambre de foudroyer encore les journalistes qui oseront se déclarer en faveur de la souscription Baudin — et bien qu'on y mette à présent plus de réserve qu'auparavant, — ceux à qui n'est pas venue la bienheureuse idée d'aller chercher des juges à Clermont-Ferrand pourront payer cher l'oubli de cette précaution. C'est pour cette raison que M. Naquet, qui s'est obstiné à rester à Marseille, au lieu de prendre le chemin de Berlin, ou du chef-lieu du Puy-de-Dôme, s'est vu condamner à trois mois de prison et à l'interdiction des droits civils. Toujours pour la même raison, M. Weiss et bien d'autres avec lui, ont été les victimes offertes en holocauste à Baudin, qui ne peut pas dire comme Calchas : « Trop de fleurs, » à moins qu'il ne parle des fleurs de rhétorique. En tout cas, il ne se plaindra

pas de celles débitées par M. Weiss, le fougueux rédacteur du *Journal de Paris*, qui dans la mêlée a déjà eu plusieurs feuilles tuées sous lui, et qui succédant à la barre à maître Gambetta, est parvenu à se faire écouter par les avocats et les juges (chose rare pour un journaliste) assez pour convaincre les premiers et pas assez pour se faire acquitter par les autres.

Pendant que M. Weiss se révélait orateur à la sixième chambre, s'éteignait à Augerville, au milieu d'une foule d'amis et de parents accourus à son dernier appel, le tribun dont la mâle parole avait tant de fois retenti en faveur de la liberté. M. Berryer est mort et la bonne cause perd en lui un de ses plus fidèles défenseurs. Depuis quelques jours on redoutait d'apprendre la fatale nouvelle et ce n'est pas sans crainte que l'on parcourait les journaux. Les morts vont vite aujourd'hui, et ils se succèdent de si près que c'est à peine si l'on a le temps de parler un peu d'eux. Au moment où je vous écris, le jour n'est pas fixé pour les funérailles, mais chacun s'appête à rendre un dernier hommage à l'homme de talent qui, pendant toute sa vie, n'a pas cessé un instant de rester fidèle à la cause qu'il servait.

Les premières représentations n'ont pas manqué depuis huit jours. Mais je veux d'abord vous parler de la messe que l'auteur d'*Hamlet* a fait entendre à Saint-Eustache, à l'occasion de Sainte-Cécile. Ambroise Thomas en entrant à l'église a oublié le théâtre. On n'a pas retrouvé, en effet, dans cette nouvelle partition, les souvenirs profanes dont les compositeurs se plaisent à orner les paroles sacrées. La musique d'église doit être grande et sévère — et c'est bien le but qu'a cherché l'auteur de *Mignon*. — Georges Hainl conduisait l'orchestre — c'est tout vous dire. De temps en temps la délicieuse voix de M^{lle} Nilsson se faisait entendre, soit dominant les chœurs, soit dans les solis où l'on croyait retrouver les célestes accents de sainte Cécile, sa patronne en art. La recette a été très fructueuse, ce qui prouve bien que du sacré au profane la distance n'est pas bien grande et ce qui permet de passer immédiatement aux nouveautés dramatiques de la semaine.

Le *Roi d'Amatibou*, après quelques représentations, s'est vu contraint de regagner le magasin des accessoires, sous le bruit des sifflets. Infortuné monarque! *La Cagnotte* prime maintenant au Palais-Royal! A l'Opéra-Comique, le *Corricolo*, traîné péniblement par les seconds sujets, n'est pas bien sûr d'arriver à bon port, malgré la délicate musique de M. Poise et les trilles enchanteurs de Marie Cabel. M. Padeloup n'a réussi, après bien des efforts, qu'à nous donner, sur la troisième scène lyrique, le sacrifice d'*Iphigénie*

en Tauride, — en attendant celui de *Don Quichotte* dont Offenbach n'a pas écrit la musique. Sur le boulevard Saint-Martin, Raphaël Felix vient d'installer sa baraque et exhibe, tous les soirs, à grands coups de tam-tam, la *Dame de Monsoreau* — en la personne de la belle Léonide Leblanc, une pauvre dame qui a eu bien des malheurs. — De toutes les prétentions littéraires qu'affiche le malheureux directeur de Lyon, espérons qu'il en gardera quelques-unes, — et qu'il parviendra à nous rendre les beaux jours de la Porte-Saint-Martin. — Le Vaudeville vient de donner un petit drame intime d'Ad. Belot, *Miss Mullon*, qui a servi de rentrée à la grande comédienne Fargueil. La pièce, dont la donnée n'est peut-être pas bien neuve, a trouvé grâce devant le public à cause du style simple et correct dans lequel elle est écrite. Je n'ose dire que ce soit un succès, mais, assurément, ce n'est pas une chute.

EDOUARD NOEL.

DUO D'AMOUR

— La belle fille — holà! tu dors! je t'ai payée pour rire et pour aimer. Ça, qu'on m'aime, — entends-tu, courtisane — et qu'on rie à gorge déployée!!

—o—

Je dormais; je rêvais à *chez moi*. J'ai revu les grands bois où j'allais lorsque j'étais fillette, avec de gros sabots dans la neige en hiver, les pieds nus dans la mousse au printemps... quelle fête, d'aller à pleins poumons, respirant le grand air — de faire sans souci l'école buissonnière, chantant de gais refrains, dénichant des oiseaux — de courir — d'effranger sa robe à chaque pierre — et d'en mouiller le bord en sautant les ruisseaux.

J'étais au grand lavoir. C'était jour de lessive. On disait des refrains qu'on répétait en chœur. Et moi, j'allais chantant quelque chanson naïve — les bras nus jusqu'au coude — et l'amour plein le cœur... — Les filles du pays se croisaient sur la route, et les garçons riaient en les voyant passer — il se sont épousés, depuis le temps... sans doute. — Pierre était avec eux qui voulait m'embrasser, car j'étais *sa promise*. Il est mort à la guerre — pauvre garçon. — Enfin, plus haut, près du moulin, les vieilles bavardaient en tricotant. Ma mère... pauvre femme elle est morte — et morte de chagrin!

—o—

— Bon! la croix de sa mère à présent! Tout entière pourquoi pas me chanter *Linda de Chamouni* — musique de Monsieur... le nom finit en *i*? — Ce n'est pas que je sois jaloux de monsieur Pierre — qui sentait le fumier. Où diable la vertu va-t-elle se nicher? — Assez, je t'ai payée pour rire et pour aimer. Ça — qu'on m'aime — entends-tu, courtisane — et qu'on rie à gorge déployée!!

VÉEL.

ÉTUDE SUR LA MUSIQUE A LYON

1^{er} Article.

Il y a quinze ans, Lyon présentait sous le rapport musical une physionomie bien différente de celle d'aujourd'hui. Le commerce et l'industrie, seul champ offert à l'activité, intellectuelle, reléguèrent les arts et la littérature à un rang plus que secondaire dans les préoccupations locales. On s'intéressait à toutes ces choses, incontestablement, mais d'une façon vague et superficielle, et dans un cercle d'esprits très-restreint. La musique, elle-même, bien que recherchée par un certain nombre d'amateurs, n'était cultivée qu'individuellement et faisait rarement l'objet de manifestations publiques et solennelles.

Les choses ont bien changé depuis plusieurs années. L'essor donné aux moyens d'échange et de circulation, en détruisant les spécialités locales, filles de la routine et des temps passés, a réparti à chaque cité, d'une façon plus équitable, les conditions essentielles de civilisation.

La musique a trouvé, dans le caractère méditatif et quelque peu rêveur des Lyonnais, un terrain propre à assurer son développement, aussi l'avons-nous vue se propager de tous côtés et prendre une large part dans ce réveil intellectuel. Orphéons, fanfares, sociétés symphoniques, sociétés de musique de chambre, sont allés croissant et multipliant, aujourd'hui, on peut le dire, les sociétés musicales pullulent dans notre ville. Aussi nous a-t-il paru utile, nécessaire, et d'un bon enseignement, d'apprécier au point de vue de l'art la physionomie de ce mouvement.

Disons, d'abord, qu'il s'appuie sur toute une pléiade d'artistes qui, à des titres différents, sont venus propager dans notre ville les lumières musicales. On peut citer le nom de quelques-uns de ces artistes qui firent révolution dans notre monde artistique : M^{mes} Pontet, Viereck, Ten Have, MM. Widor, père et fils pour le piano ; MM. Ten Have, Aimé Gros, Cherblanc, Lapret, Guichard pour le violon ; MM. Viereck, Laussel, Baumann, Knugelly pour le violoncelle ; Fargues, hautbois et instrumentiste distingué, et M. Nauwelaers, flûtiste-solo au Grand-Théâtre.

Plusieurs noms m'échappent en ce moment. Mais voilà, du reste, une phalange assez distinguée et assez imposante.

Pour le chant, nous avons toute une armée de professeur. Quant à ceux qui s'improvisent professeurs de piano, de cornet à piston et

d'ophicléide mêlés de chant, le nombre en est incalculable et nous ne voyons pas parmi eux de noms qu'on puisse encore enregistrer. Mais dans un ordre différent et élevé nous devons citer ceux de M^{me} Mauvielle, de MM. Jansenne, Ribes et Holtzem.

Tous ces faits témoignent irrécusablement de la propagande qui s'opère en notre ville. Malheureusement ils ne prouvent pas que le véritable goût musical soit parvenu encore à y prendre racine. Et je dois à la vérité de dire, que rien autre jusqu'à ce jour n'en fournit la preuve.

A quelles causes faut-il donc attribuer ce désaccord évident entre l'empressement d'une part et le peu de résultats de l'autre ? Entre la quantité et la qualité, comme on dit ? D'où vient cette disproportion entre la foule des amateurs et le nombre des connaisseurs.

Je crois qu'on trouvera aisément une réponse dans l'examen des sentiments qui accompagnent à Lyon l'étude de la musique.

Dans une classe relativement nombreuse de la société, l'étude de la musique est une nécessité de convenance. On devient instrumentiste ou chanteur, parce qu'il faut que cela soit, de par un certain code de l'étiquette, dont les prescriptions en certaines sphères, remplacent les convictions, les aptitudes naturelles, les idées et jusqu'aux sensations mêmes. On est donc musicien par genre et pas le moins du monde par instinct artistique. On veut seulement acheter le talent du professeur sans se donner la peine de l'acquiescer, comme on achète, argent sur comptoir, une pièce de velours ou de soie.

On comprend qu'avec de pareilles dispositions le feu sacré ne doit pas brûler d'une flamme bien vive et que la question d'art a bien vite dégénéré en passe-temps. A quoi bon s'agiter et s'escrimer pour arriver à chanter ou à accompagner proprement une romance de salon qu'on écouterait d'un air distrait et d'une oreille indifférente. Du reste les sentiments complets sont trop excessifs dans leur manifestation, et il est probablement de bon goût d'être juste-milieu.

Or, le juste-milieu, le bourgeois, disons le mot, n'a rien de commun avec l'art. L'art exige de ses adeptes une perfection extrême, étant l'idéal de la perfection. On ne peut le cultiver mollement. Il faut opter entre lui et la confection artistique. Vouloir être un artiste ou se résigner à n'être qu'un perroquet.

Voilà une des causes de l'anomalie signalée plus haut, et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Dans un prochain article, j'examinerai l'idée musicale à Lyon dans le monde des Sociétés chorales.

A continuer

J. M. R.

ÉPHÉMÉRIDES

29 novembre, an 1314. — Mort de Philippe-le-Bel, roi de France.

An 1780. — Mort de l'Impératrice Marie-Thérèse : Cette illustre princesse, la gloire de son sexe, descendit au tombeau avec le beau nom de mère de la patrie, qu'elle avait mérité par quarante ans de bienfaits répandus sur ses peuples.

30 novembre, an 1671. — Fondation de l'hôtel des Invalides.

an 1750. — Mort du fameux maréchal de Saxe. Quand il se vit sur le point de mourir : « M. de Senac, dit-il à son médecin, j'ai fait un beau songe. » Louis XV fit transporter son corps, avec beaucoup de pompe, à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas.

An 1818. — M. le marquis de Ruolz reconstitue en faveur de l'académie de Lyon, dont il était membre, le prix fondé par M. Christin.

Ce n'est point ce personnage qui est l'inventeur du procédé de la dorure et argenture par la pile voltaïque ; on doit cette invention à François-Albert-Henri-Ferdinand, baron de Ruolz-Montchat, ancien capitaine de génie, administrateur de l'école de la Martinière, à Lyon, et des hospices civils de cette ville.

Premier décembre, an 1521. — Mort du pape Léon X, de la maison des Médicis, ce pape à jamais célèbre par la magnifique protection qu'il accorda aux arts, et par les talents de toute espèce qu'il fit éclore en Italie.

An 1640. — Le Portugal secoue le joug de l'Espagne.

2 décembre, an 1549. — Mort de Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}, aïeule de Henri IV. Ses poésies lui firent donner le surnom de Dixième muse.

An 1662. — Entrée de Louis XIV à Dunkerque.

An 1851. — Avènement de M. de Morny au ministère.....

3 décembre, an 1592. — Mort du duc de Parme.

4 décembre, an 1334. — Mort du pape Jean XXII.

An 1563. — Clôture du concile de Trente, c'est le dernier concile qui ait été tenu dans l'église catholique, il avait pour objet la condamnation de Luther, de Calvin, de Zuingle, et la réformation de la discipline et des mœurs.

An 1679. — Mort de Hobbes, célèbre métaphysicien anglais.

An 1591. — Le duc de Mayenne détruit la faction des Seize.

An 1630. — Mort du cardinal de Richelieu, le czar Pierre étant en France, fut conduit en Sorbonne, où on lui montra le fameux mausolée du cardinal. Il n'eût pas plus tôt aperçu la statue de Richelieu, qu'il s'élança pour l'embrasser, en s'écriant : « Ah ! que n'es-

en vie ! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre. » Il ne vous laisserait pas longtemps cette autre moitié, lui dit un grand seigneur de sa suite.

5 décembre, an 1456. — Le domaine de Naples éprouva un des plus terribles tremblements de terre dont l'histoire fasse mention. Plusieurs églises, plusieurs tours et plusieurs maisons particulières de la capitale, furent renversées, et plus de vingt mille personnes y périrent. La même secousse agita les villes de Bénévent, de Brindes et de Gaète, et plusieurs autres qu'elle renversa en grande partie sur leurs habitants.

Le roi Alphonse entendait la messe dans l'église de Saint-Séverin de Naples, lorsque ce malheur commença ; tout le monde prit la fuite, et le prêtre lui-même abandonna l'autel, mais le roi, sans témoigner aucune frayeur, le retint, et l'obligea d'achever la sainte messe.

An 1560. — Mort de François II, roi de France.

An 1720. — Chute du cardinal Alberoni.

An 1746. — Révolution de Gènes.

E. PARRET.

Ceux de nos lecteurs qui auraient des renseignements à nous transmettre sur les *Cafés de Lyon* sont priés de nous les adresser.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Inutiles, comédie en quatre actes, d'Edouard Cadol. — *Les Trois Epiciers*, (reprise). — Bénéfice de M. Luco. — Théâtre des Variétés.

En chroniqueur qui se souvient, nous avons remis à la *Vie Lyonnaise*, un compte-rendu des *Inutiles*. Quoique arrivant à la neuvième représentation, le récit de la pièce pouvait avoir de l'intérêt pour ceux qu'une sage lenteur caractérise dans les actions de la vie. Mais, le collaborateur propose, et son rédacteur en chef dispose. Les proportions de la *tartine* ont jeté, paraît-il, l'épouvante dans l'atelier et le cabinet de rédaction. On a trouvé que Thalie s'étendait sur le domaine d'autrui. Force lui est donc d'en rabattre, à la pauvre indiscreète.

Certes, nous devons être mortifié de n'avoir pu aboutir au placement d'une élucubration caressée, mais ce qui est bien plus de nature à nous chiffonner, c'est de rester sous l'inculpation d'une gasconnade, alors que nous étions, au contraire, tout zèle et tout ardeur. Si commode que cela soit de s'exempter d'une tâche par ces simples mots : *Allez-y voir*, comment arriver de prime-saut à l'interprétation, sans avoir dit un traître mot du sujet?... Esquignons pourtant à grands traits, puisque la narration n'est pas de mise.

Le comte Paul de la Fortnoye est un viveur

intrépide, en dépit de la quarantaine qui va sonner. Resté orphelin de bonne heure avec une sœur qu'il a élevée à peu près, puis mariée par inclination à un industriel d'Amiens, qui a nom Mesnard, Paul, tout entier à son existence d'homme à la mode, néglige passablement sa sœur, ne lui écrit guères et ne va pas la voir du tout. Pourtant il l'adore. Mais son beau-frère lui inspire une sympathie mitigée et ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'une Mme Pauline Mesnard, venue à Paris avec son mari et Geneviève, pupille de celui-ci, fille laide, mais gratifiée d'un million en guise de contre-poids, parvient à arracher le comte, pour quelque temps au moins, à son existence déplorable. Paul n'a fléchi que devant une larme de sa sœur et ce qui atténue son chagrin d'abandonner la capitale, c'est que Henry Potey, son meilleur ami, jeune viveur, repentant et garçon de bon sens, sera du voyage.

Cette insistance de la jeune femme à emmener son frère auprès d'elle a un motif secret. Sans s'en douter, le comte est ruiné. Depuis dix-huit mois, ses revenus sont absorbés par ses créanciers, et c'est Mesnard qui pourvoit aux dépenses de Paul, comme si de rien n'était. De son côté, l'industriel, poussé par une idée à lui, un rêve dont la réalisation lui était chère, a forcé la production de l'usine, a accepté tous les débouchés et a éprouvé des pertes. On lui doit, mais... il doit lui-même et il faut payer. Le mari fait la confidence de ces embarras à sa femme, qui, cela va sans dire, met sa dot, restée intacte, à la disposition du spéculateur malheureux. La somme sera suffisante, mais tout y passera.

Depuis plusieurs mois que Paul vit en famille, ses idées se sont peu à peu modifiées. Il lui semble que Geneviève est un peu sa cousine et il se sent blessé pour elle en la voyant l'objet de la cupidité d'un certain baron de Trévières, vieux égoïste ruiné et que le million de la pupille allèche. Au fond, c'est tout uniment de l'amour que le comte éprouve. Euhardi par une conversation qu'il vient d'avoir avec la jeune fille et où il acquiert la certitude d'un sentiment partagé, Paul s'ouvre à son beau-frère, qui l'encourage d'abord à prendre femme, croyant qu'il s'agit de Mlle de Labre, une héritière du voisinage, et reste stupéfait en apprenant que c'est Geneviève que le comte veut épouser. Paul est ruiné et Geneviève est très-riche. Cette union est donc impossible. Mais, Mesnard voulant tromper le plus longtemps possible l'amoureux sur sa véritable situation financière, ne trouve que des prétextes à lui opposer. Froissé de cette résistance qui lui paraît inexplicable, le comte éclate en récriminations et reproche à Mesnard de n'être pas ce qu'il doit être avec lui. Survient Pauline. Connaissant les préventions injustes de son frère, elle prend parti pour Mesnard, ce qui exaspère le comte. Eh bien, s'écrie-t-il, je pars... Devant cette résolution extrême, Pauline, à bout d'énergie, lui apprend que les opérations de l'usine ont mal tourné, qu'ils seront peut-être contraints de quitter et qui lui-même est totalement ruiné. Anéanti par ce coup de foudre, Paul s'abandonne alors à son désespoir, et cette scène, qui obtient un joli succès de mouchoirs, termine le troisième acte.

Geneviève, instruite par de Trévières de l'imminence d'une catastrophe, a tout offert à son cousin, qui, naturellement a refusé. Mais l'excellente créature est résolue à vaincre les scrupules de sa famille, et, pour la contraindre, elle vient demander à Paul de l'épouser, car on accepterait de lui. Eperdu de douleur, le comte s'enfuit en jetant à Geneviève cette rude vérité qui lui a été dite

la veille : *Quand on s'est mal ruiné, on n'épouse pas une femme trop riche*. Ce dernier mot frappe Geneviève et lui suggère une idée. Elle refusera la succession de son père. De la sorte, Mesnard, qui est le plus proche héritier après elle, sera sauvé malgré lui. La renonciation est écrite aussitôt et remise à Mesnard qui accourt, en s'écriant : Mon enfant, qu'as-tu fait-là ? Puis, s'adressant au comte, qui entre : « Venez-nous aider à l'empêcher de se dévouer pour nous. Mais, Paul a compris et... le reste se devine.

Malgré la banalité du dénouement traditionnel, on ne peut en faire un grief à l'auteur, car il est fatalement conduit par la donnée de sa comédie. *L'inutile*, à ses yeux, c'est le célibataire. Il est donc logique que le mariage soit la solution trouvée pour l'extirpation de cette catégorie d'humains.

Nous venons d'indiquer le drame des *Inutiles*. Ce qui ne peut se reproduire, ce sont les détails charmants de l'œuvre, l'esprit de bon aloi qu'on y rencontre, la langue châtiée et limpide que parlent les personnages. Ce qui ne peut se traduire, c'est la sensation de bien-être qu'on éprouve dans ce milieu honnête et moral. Il y a plaisir à pouvoir signaler une pièce intéressante par autre chose que par le spectacle des plaies et des dégradations de la conscience humaine.

L'interprétation des *Inutiles* aux Célestins, est remarquable de la part de quelques-uns, satisfaisante au point de vue d'ensemble. M. Paul Bondois, sur le compte de qui nous n'avons pas toujours partagé l'approbation aveugle qui lui est acquise, tient, cette fois, un rôle où nous serions disposés à le trouver irréprochable, si sa mise justifiait davantage la réputation d'homme élégant du comte de la Fortnoye. Comme conception et comme jeu, Bondois montre un talent que nous ne lui avons jamais contesté, d'ailleurs, mais qui nous semble s'affirmer aujourd'hui d'une manière plus frappante. Que la Direction, mieux édifiée sur les aptitudes de son pensionnaire, ne l'expose donc plus dans le répertoire classique, à des déconvenues qui finiraient par lui être préjudiciables, A. M. Laty est échu le sage Mesnard, que la classification théâtrale désigne par *rôle de convenance*. Ce n'est pas tout à fait à cela que le tableau de troupe destine notre jeune premier rôle dramatique. L'artiste seul aurait, au surplus, le droit de se plaindre d'un lot qui lui rapporte peu d'argent comptant. Quant au public, il retire tout profit d'un concours qui donne à l'interprétation d'ensemble un relief précieux. Henri Potey, c'est M. Train, convenable dès qu'il n'a à exprimer ni chaleur ni passion ; et de Trévières, c'est M. Ménéhant. A l'abdomen factice de ce dernier, nous aurions préféré la rotondité naturelle de M. Homerville, qui, par parenthèse, a dû se laisser choir dans le troisième dessous, car il n'est plus de rien ou peu s'en faut. Pauline Mesnard, interprétée par Mme d'Herblay, ne pouvait faire une rencontre plus heureuse : Un personnage sympathique doublé d'une actrice qui ne l'est pas moins. Enfin, Geneviève s'offre sous les traits de Mlle Smith, que, au rebours de certains critiques, nous ne trouvons pas déplacée. Le ton larmoyant de Mlle Smith dans le drame paraît fort goûté des sectateurs du genre. Or, c'est précisément ce que nous imputons à grief à ce jeune premier rôle. Laissez-la donc, une fois, faire l'école buissonnière et croyez que votre favorite ne perd pas à être vue sous ce jour.

Le vaudeville désopilant des *Trois Epiciers* accompagne les *Inutiles*. On rit beaucoup des tribulations conjugales de ces candides boutiquiers, dont chacun se croit exempt de

l'infortune qui arrive aux deux autres. Toutefois, pourquoi forcer, par l'exagération du costume, l'effet suffisamment comique des situations : quoi qu'en puisse prétendre la tradition aux Célestins, ce n'est pas ici une pièce de carnaval. On nous persuadera difficilement que ces Messieurs ont raison de s'habiller comme pour le *Baptême du p'tit ébéniste* et que Mme Michon est dans le vrai lorsqu'elle s'accoutre en *mère Michel qui a perdu son chat*. Nous ne saurions admettre, non plus, la contre-partie en Mmes Meyer et Clarisse, vêtues, la première notamment, en cocodettes de la décadence. Ce sont là des incartades dont le bon sens murmure et il est étrange que M. le Régisseur général n'en fasse pas justice avant tout le monde.

Les bénéfices se succèdent avec des alternatives diverses de réussite pécuniaire. Le 20 novembre dernier, c'était au tour du comique Luco. On donnait le drame de la *Jeunesse du roi Henri*, une opérette et un vaudeville. Ce menu, quoique plantureux, n'était pas, faut-il croire, susceptible d'exercer une grande attraction, vu l'affluence.... modeste, qui a répondu à l'appel de l'artiste aimé. Quelque amère qu'en soit l'expérience, M. Luco a pu voir, dans cette occasion, à quoi tient l'affection dont font parade les officieux aux jours où il n'y a pas à en donner la preuve.

Les spectacles hebdomadaires, aux Variétés, se donnent en présence d'un auditoire déceimment nombreux. Dans ce théâtre, Victor Genin, un grand premier rôle qu'on n'a remplacé nulle part, soulève l'enthousiasme par les accents de son organe splendide, mis au service d'un talent vrai, s'il en fut. Mlle Victorine Genin, toute charmante et sympathique, seconde son père en comédienne de race, ainsi que M. Francis Genin, qui, dimanche dernier, jouait le *Bossu* de manière à donner, une fois de plus, raison au proverbe qui veut que bon sang ne puisse mentir.

Jules JACQMIN.

Mercredi, bénéfice de Mme Michon. (Rien de Ponson du Terrail); il est vrai que ce n'était pas le jour de M. Luco.

Le *Myosotis*, poésie en un acte, de M. Barillot, charmant comme poésie, mais ce n'est pas une pièce; il y a de l'étoffe, voilà tout.

Miss Suzanne, pièce en quatre actes, de M. Legouvé; il est de l'Académie Française, on l'a joué au Gymnase, ça ne m'étonne pas; s'il eût été *Cadol*, on ne l'aurait pas même joué au théâtre Cluny; c'est une gloire officielle!

Chambre de bonnes est un vaudeville amusant qui nous a parfaitement dédommagé de l'œuvre de l'académicien.

En somme, Mme Michon a dû être contente, la recette a été bonne.

A samedi prochain le compte-rendu.

ARISTIDE.

COULISSES ET FOYERS

La Société Symphonique de Lyon, bien connue dans le monde musical de notre ville, par la tâche qu'elle s'est donnée d'interpréter les chefs-d'œuvre de la musique classique, et la manière brillante dont elle s'acquitte de cette mission, donne ce soir au Palais-des-Arts, sa première séance ordinaire pour l'année 1868-69.

M. Nossek, violoniste de passage, se fera entendre dans cette séance, et l'orchestre, sous la direction de M. Guichard, exécutera plusieurs grandes compositions, parmi lesquelles nous remarquons la huitième symphonie (si bémol) de Haydn.

Mercredi, 9 décembre, M^{me} Tardieu de Malleville, pianiste, venant de Paris, donnera à la Salle Philharmonique, une séance de Musique de Chambre, avec le concours de plusieurs instrumentistes.

Mercredi, 9 décembre, a lieu à la Salle Philharmonique le concert de M. Nauwelaers, premier flûtiste du Grand-Théâtre, avec le concours de M. Sylva, de Mlle Moreau, pour la partie vocale, et de MM. Langenbach, Fouet, pour la partie musicale.

Le programme est très-varié et très-intéressant. Nous souhaitons à M. Nauwelaers autant d'auditeurs, que son remarquable talent a d'admirateurs.

Demain, dimanche, représentation donnée aux Variétés, par M. Victor Genin et sa famille.

Léonard, ou les Drame de la Vie, drame en 7 tableaux, par MM. Brisebarre et Nus.

Sous un Bec de gaz, vaudeville en un acte.

Rideau à 6 heures 1/2.

Lucien GRAND.

GROGNEMENTS

La *Discussion* quitte la sellette (lisez le tribunal correctionnel). Tout le monde (un seul excepté) est condamné.

Un de plus. — A qui le tour?

La *Marionnette* lui succède et va reprendre sa place encore chaude...

Pour lui donner le temps de souffler, l'affaire a été, me dit-on, renvoyée au mois de décembre.

Pourquoi pas aux calendes grecques?

As-tu vu jouer les *Chevaliers du Brouillard*? demandait gravement l'autre jour R. à son ami X.

Non, reprit ce dernier.... mais en revanche, je vois jouer bien souvent les *chevaliers d'industrie*.

On peut lire en ce moment sur tous les murs de Caen, nous apprend le *Bonhomme normand*:

M. CH. BARBÉS,

pédicure du Sénat, rue St-Jean, à Caen.

Voilà un Monsieur qui ne se mouche pas du pied...

Extirper les grands cors de l'Etat. ?
Ah! si j'étais politique; je pourrais m'étendre sur ce genre d'opérations.

Un bon bourgeois en dînant, se plaignait à sa domestique....

— Ah! Marie, fit-il, l'eau n'est pas bonne aujourd'hui... Elle n'a pas le même goût qu'hier...

— Ce n'est pas étonnant, Monsieur, reprit la naïve enfant... du village. — On a changé l'employé de la Compagnie.

Et Mazzini?.....

On est sans nouvelles du *célèbre agitateur*.... plus tard on dira philosophe peut-être....?

Encore un grognement contre la mort, cette *impitoyable*, qui depuis quelque temps, frappe nos gloires, en s'écriant d'une voix stridente : Place aux jeunes!

Berryer est mort; Berryer que l'on doit, à quelque opinion qu'on appartienne, saluer comme un honnête homme et un grand citoyen.

Mais il faut qu'une petite chronique finisse toujours par une éclat de rire, et la mort même de Berryer, nous rappelle un fait drôle de la semaine.

Le bruit a couru un moment de la mort de Rossignol-Rollin. On le lui rapporte, et il s'écrie :

« Quoi! après Berryer, la mort voudra-t-elle aussi Rossignol, et son doigt rigide aurait-il osé fermer à la même heure, toutes les bouches éloquents? »

E. BARTHÉLEMY.

L'un des gérants responsable, V. FOURNIER.